

Mes disques à moi

“Et là... orgasme auditif”

JIL CAPLAN

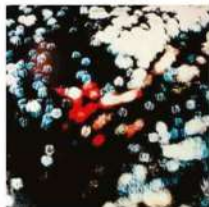
Dans la famille Top 50, c'était la grande sœur cool, bouche rouge et costume masculin, pop élégante et regard charbonneux. Dans son dixième album, “Sur Les Cendres Danser”, elle promène sa mélancolie sur la musique aux racines british qu'elle aime depuis toujours.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

IL Y A UN AN, EN SORTANT “LE FEU AUX JOUES”, RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE QUI RACONTE SES PREMIÈRES FOIS, LARGEMENT ILLUSTRÉ PAR LES ALBUMS ET LES ARTISTES QUI ONT MARQUÉ SA VIE, JIL CAPLAN AURAIT DÉJÀ PU SE RETROUVER DANS CETTE RUBRIQUE. Même chose il y a dix ans, quand elle avait joué dans “Sur La Route”, spectacle qui mettait en scène les auteurs de la Beat Generation. C'est finalement la sortie d'un nouvel album qui mêle spleen et envie de danser, folk rock et paroles truffées, en finesse, de références, qui donne l'occasion de parler à une... collectionneuse ? “Non, plutôt une gourmande.” Qui fait encore des découvertes grâce au streaming, laissant défiler les propositions associées au disque qu'elle écoute. Pour le meilleur ou le pire. “C'est comme ça que je me suis réconciliée avec Genesis, avoue-t-elle. Enfin, je suis tombée sur un morceau que j'adore dans une playlist. Quand j'ai vu qui c'était, j'étais outrée !”

Oncle Georges

ROCK&FOLK : Premier disque acheté.



Jil Caplan : Une double compilation des Beach Boys au Leclerc de la rue Vitruve. Je l'ai prise à cause de “Rock Collection” de Laurent Voulzy, le morceau où il cite les Rolling Stones, les Beatles et eux, avec “I Get Around”. Ce disque-là était soldé et il y avait tout dessus : “Vegetables”, “Caroline, No”, “Good Vibrations”, “God Only Knows”. Je rinçais la face A, j'avais du mal à

passer à la face B de peur d'être dégue. Ensuite, ma prof d'anglais m'a prêté “Obscured By Clouds” de Pink Floyd, ça a été énorme aussi. J'étais en sixième, mais cette musique me rentrait dans le ventre.

R&F : On écoute quoi à la maison ?

Jil Caplan : Les fameux trois B : Brel, Brassens, Barbara. Mon père avait une passion pour Georges Brassens. Il y avait des photos de lui

partout dans la maison. Pour moi, c'était oncle Georges. Mon père est mort il n'y a pas longtemps et dans sa chambre, il restait une photo de Brassens avec une toute petite de moi dans le même cadre.

R&F : Comment se font les découvertes ensuite ?

Jil Caplan : Plus tard, au lycée, j'ai des copains qui me partagent des choses, mais j'ai fait mon apprentissage avec la radio, en écoutant le hit-parade d'Europe 1. J'y ai découvert Stevie Wonder et “Songs In The Key Of Life”, un de mes disques chéris. La radio a été très importante pour moi. Il y a Blondie, les Bee Gees, je découvre le disco sans savoir ce que ça représente dans la société. Plus tard, je comprends que c'est



une musique qui réunit tout le monde, notamment les classes très moyennes, voire pauvres, on danse pour oublier, pour être soi-même. C'est une musique de minorités. J'étais en retard pour la croissance, je n'avais pas de seins et un appareil dentaire hideux, la vie n'était pas fluide pour moi. J'avais le sentiment d'être à l'écart. Inconsciemment, le disco a dû me parler pour ça.



R&F : Des 45 tours fétiches à cette époque ?

Jil Caplan : “Heart Of Glass” de Blondie. Un de Bob Dylan, “The Times They Are A-Changin'” que j'adorais. Et Evelyn “Champagne” King. Je m'en souviens encore. Après, j'ai découvert David Bowie vers quatorze ans et ça a tout changé.

R&F : Dans “Le Feu Aux Joues”, vous expliquez que c'est un hasard absolu, cette découverte.

Jil Caplan : Je suis dans un bus en Angleterre, ce pays que j'adore et où je vais tous les ans en séjour linguistique offert par mes grands-parents. Je suis dans une famille qui écoute les Sparks. Je suis allée les voir au Grand Rex récemment, c'était monstrueux. Cette voix, cette attitude,



“L’accent des Français qui chantent en anglais, pour moi c’est rédhibitoire”



cette humilité, il y a presque une sorte de naïveté. J’ai ce goût pour le glam. D’ailleurs, j’adorais le film “Phantom Of The Paradise” et sa BO. Après, sans connaître, j’ai flashé sur une pochette de Kiss au supermarché. Ma mère n’a pas voulu acheter le disque sous prétexte qu’elle ne savait pas ce qu’il y avait dedans. J’ai écouté Kiss beaucoup plus tard. Revenons à Bowie. Je suis donc dans ce bus en Angleterre, avec des mecs au fond qui écoutent l’album “Space Oddity” et là... orgasme auditif. Je suis allée leur demander ce que c’était. J’ai acheté une compilation de Bowie. De là découlent Iggy Pop, Lou Reed, Nico, Marc Bolan. Puis Andy Warhol, le pop art, la peinture. Bowie est généreux. Il n’a jamais peur de citer ses sources. Il est très ouvert, il prend des trucs partout. J’adore “Hunky Dory”, “Space Oddity” un album assez sous-estimé, “Lodger” et “Low”. J’en apprends beaucoup en lisant les notes de pochette. Quand je vois “China Girl”, signé Iggy Pop et David Bowie, je me dis : ‘Oh, mais alors ils se connaissent’. Tout était plus opaque sans internet. Quand on attendait la sortie d’un disque,

c’était intense. J’achetais des disques partout. Il y avait New Rose qui était mythique, mais j’avais toujours un peu peur d’y aller. J’ai acheté beaucoup de disques à Brighton, mes Bowie, mes T.Rex, mes Roxy... J’ai un faible pour “Country Life”, mais avant-hier, j’écoutais encore “Avalon”. La chanson-titre est magnifique, très mélancolique et lascive à la fois. Je trouve que chez tous ces artistes, il y a une grande sincérité du spleen, avec de super mélodies très solaires, très généreuses et qui, en même temps, donnent envie de pleurer. Quand on est très mélancolique, on est touché au plus profond du cœur, on a l’impression de s’être trouvé une famille. Ensuite, arrivent le punk et la new wave, Siouxsie, Cure, Sham 69, les Dead Kennedys, Bow Wow Wow, le ska avec les Specials.

Ma petite armure keuponne

R&F : Quelle est l’origine de ce virage-là ?

Jil Caplan : Je tombe amoureuse du seul garçon punk de l’école. Je me souviens de la première incursion du punk dans ma vie. C’est dans le “Nouvel Observateur”, je dois avoir quatorze ans. On voit la photo d’un mec un peu hirsute, avachi contre un mur dans une rue de Londres. Mon père trouve ça dégueulasse mais pour moi, c’est génial ! La révolte gronde vers quinze ou seize ans, c’est le mal de vivre absolu, rien ne va, personne ne me comprend. Fini les petites bluettes pop. Je découvre Cure. Le seul punk du lycée me faisait des cassettes avec des collages et des dessins dessus, on s’était donné des noms, lui, c’était Yoyo Zombie et moi Deborah Dégout. Très classe, hein ? La nouvelle vie commence, je rentre dans un monde parallèle, je ne peux plus parler au quidam moyen, je m’enferme dans ma chambre, volets clos, pour écouter Joy Division. Et je vais chez Rock Hair. Mon icône, c’est Siouxsie... J’arrive avec une pochette de disque où elle a une crinière hérissée et comme j’ai trois cheveux et demi, je ressors



avec une coupe de GI. Une petite brosse pourrie, mais je suis contente parce que je n’ai plus mes cheveux de baba cool.

R&F : C’est l’époque du premier concert.

Jil Caplan : Oui, les Cure à l’Olympia. Je me tape du baby-sitting pour payer mon billet. J’ai quinze ans, je me retrouve dans le hall de l’Olympia et c’est un vrai bestiaire, que des gothiques, des punks, des gens hyper beaux, sauvages et stylés. Et moi, je suis une gamine. Je suis tellement émue et serrée à l’intérieur que le concert m’évite en quelque sorte. Je n’arrive pas à me lâcher. En ressortant, je sais que j’ai adoré, c’est l’époque de “Pornography”, il y a des tableaux rouge sang avec Robert Smith qui fait des incantations, c’est sublime et bouleversant. Je le sens, mais je ne l’ai pas vécu pleinement. Je suis trop timide pour ça.

R&F : C’est autre chose pour le concert suivant...

Jil Caplan : Oui, Siouxsie And The Banshees à la Mutualité. Ce n’est pas la même limonade. Cure, ça restait à peu près domestiqué. Mais là, c’est de la sauvagerie pure. Tous les punks de Paris sont là, c’est la faune. J’ai un an de plus, je suis plus radicale, j’ai mes collants filés, les yeux noir charbonneux, ma petite armure keuponne qui me protège.



Je vis le concert d'une autre manière. Je me souviens qu'il y a une fosse dans la salle et j'ai cru avoir rêvé ce moment. Comme les gens poussent et pogotent, la barrière cède et il y a des chutes. Siouxsie continue à chanter, sublime et moi, parano, je me dis qu'il va y avoir des morts, des gens écrasés... et que je vais tomber. Finalement, non, je me recule un peu. Je pogotais à mort, j'y allais, j'aimais ce contact un peu violent.

Débutante

R&F : Ça se passe comment, les premiers pas dans la musique ?

Jil Caplan : A un moment donné, j'ai un groupe new wave avec des gens plus âgés, on va répéter aux Frigos. Là, ça y est, je me dis que j'y suis. Je veux m'acheter une guitare électrique. Un mec propose de me vendre une Aria Pro II rouge, mes parents ne veulent rien entendre et comme les membres du groupe sont pris par leurs études, ça se délite. Et puis, je rencontre les Innocents, je commence à aller au Gibus et dans des squats d'artistes. Je tombe amoureuse du bassiste des Innocents, je passe de l'autre côté du miroir... mais je ne me vois pas chanteuse.

R&F : Trop timide encore ?

Jil Caplan : Je n'avais aucune idée de qui j'étais et de ce que je pouvais incarner et raconter. J'étais dans une méconnaissance totale de tout. Ma grand-mère était chanteuse lyrique, ça m'a marquée. Pour moi, chanteuse c'est un métier. Et malgré tous mes exemples de Siouxsie, etc., je n'arrive pas à me projeter. Ça change en rencontrant Jay Alanski qui produit le premier single des Innocents. Je vais les voir en studio, ça m'intéresse énormément, je pose des questions, c'est quoi le delay,

et pourquoi deux guitares, etc. J'ai envie de comprendre. Et il a une chanson pour moi. Ça se fait comme ça et c'est une révélation. Il m'a écrit un titre génial, l'histoire d'une meuf attirée par un mec qui ne veut pas, mais elle dit qu'elle ne renoncera jamais. Comme je n'ai pas envie d'être une fille, que je veux ressembler à Elvis, je m'invente ce look, je mets un costard-cravate. Ça se fait sans trop réfléchir. Il faut du style, c'est hyper important. Tous les gens dont j'ai parlé ici, ils ont le fond et la forme. Pour moi, ce n'est pas possible d'arriver en jeans et T-shirt.

R&F : Et ça marche tout de suite. A ce moment-là, il y a un sentiment d'appartenir enfin à une famille ?

Jil Caplan : C'est un peu la foire, ce n'est pas du tout l'idée que je me faisais de la musique. Quand je débute, je ne fais pas de concerts, je participe à des plateaux radio, je n'avais pas imaginé ça. Mais on gagne de l'argent, on rencontre des gens sympas. Avec L'Affaire Louis Trio on s'est énormément marré, on formait une bonne bande avec Les Innocents, Jérôme Pijon, Luna Parker. Les amitiés se créent par affinités musicales. J'avais vingt et un ans, je ne savais pas trop ce que l'avenir me réservait. Je vivais ça en toute légèreté.

R&F : Et qu'est-ce qui motive à continuer ? A sortir un dixième album ?

Jil Caplan : Ce qui motive le nouvel album, c'est la rencontre avec Emilie (*Marsh, ex-guitariste et arrangeuse de Dani, entre autres, nda*). Sans elle, il n'y aurait peut-être pas eu de disque. Je ne suis pas du genre à chercher à tout prix, à faire des appels d'offres. Quand j'étais chez Sony, on essayait toujours de me fourguer à Untel ou Untel. Et ça ne fonctionnait pas, même si c'était quelqu'un d'adorable et talentueux. Il doit y avoir une alchimie.

R&F : Pourquoi, avec toutes ces références anglo-saxonnes, écrivez-vous en français ?

Jil Caplan : C'est beaucoup plus facile, d'abord. Je suis de culture très française. En cinquième, je devrais les "Rougon-Macquart", mes poètes préférés, sont Aragon et Rimbaud. Sans parler de l'accent des Français qui chantent en anglais, pour moi c'est rédhibitoire. J'ai regretté de ne pas être née en Angleterre. Mais il y a de beaux exemples ici, comme Etienne Daho, Alain Bashung. Il y a moyen de faire de la musique avec ce parfum anglais tout en restant dans la *belle écriture*, désolée d'employer un mot que je n'aime pas, on dirait petite dentelle qui fait joli.

R&F : Une écriture naturelle plutôt ?

Jil Caplan : Oui, comme Céline ou la Beat Generation. On a l'impression d'une écriture très crue, très parlée, et en réalité, c'est travaillé.

R&F : On termine avec vos figures totémiques ?

Jil Caplan : Dylan. C'est un génie, on ne peut pas s'y comparer, mais tant qu'à prendre un modèle... Il a cette sorte d'arrogance, il n'en a rien à battre, j'admire énormément ça. C'est une volonté de séduire, sa non-volonté de séduire... Il chante parfois un peu faux, il laisse passer des pains, ça décontracte. Ce n'est pas un virtuose qui en fout plein la vue. Il rate des concerts. J'aime ce côté inégal. Aujourd'hui tout a l'air impeccable et rodé. Ça fait trente ans que je fais ça et je me dis que je suis toujours une débutante. ★

Album "*Sur Les Cendres Danser*" (*At(h)ome*)

Livre "*Le Feu Aux Joues*" (*Robert Laffont*)

Remerciements au Mob *House* (*Saint-Ouen, www.mobhouse.com*)

